

The Catholic Historical Review, XXXVI, No. 2 (Washington, July 1950) : 163—189. Mason Wade, “The French Parish and *Survivance* in nineteenth Century New England”

Adolphe Robert

Volume 4, numéro 3, décembre 1950

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801662ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801662ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robert, A. (1950). Compte rendu de [*The Catholic Historical Review*, XXXVI, No. 2 (Washington, July 1950) : 163—189. Mason Wade, “The French Parish and *Survivance* in nineteenth Century New England”]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4(3), 446–452. <https://doi.org/10.7202/801662ar>

The Catholic Historical Review, XXXVI, No. 2 (Washington, July 1950):
163—189.

Mason Wade, "The French Parish and *Survivance* in nineteenth Century
New England".

A l'aide d'une bibliographie comprenant les ouvrages d'une quarantaine d'auteurs, plus les archives des diocèses de Boston, Québec, Montréal, Burlington et celles de diverses sectes protestantes, M. Mason Wade, de Windsor, Vermont, a reconstitué l'histoire des premiers établissements paroissiaux canadiens-français aux États-Unis. Prenant comme prototype la paroisse Saint-Joseph de Burlington, il démontre qu'en Nouvelle-Angleterre comme au Canada français, la paroisse a été l'organisme de base en matière de conservation de la foi, de la langue et des traditions. C'est au cours d'une session conjointe de la *American Catholic Historical Association* et de la *American Historical Association* tenue à Boston, le 30 décembre 1949, que M. Wade a présenté son travail, lequel a été reproduit in extenso dans la livraison de juillet 1950 de la *Catholic Historical Review*.

* * *

L'âge des ténèbres. — L'auteur montre que la date de la fondation de la première paroisse franco-américaine, celle de Saint Joseph, à Burlington, Vermont, en 1850, a été choisie un peu arbitrairement comme point d'arrivée des Canadiens-Français en Nouvelle-Angleterre. Il rappelle en effet qu'entre 1814 et 1832, il y avait déjà des familles canadiennes-françaises établies à Winooski, Woonsocket, Worcester, Manchester, Lewiston, Southbridge, etc., au point que Mgr Plessis, évêque de Québec, fut nommé vicaire général du diocèse de Boston, alors que Mgr de Cheverus, évêque de Boston, devenait vicaire général du diocèse de Québec. Touchant l'ancienneté de l'immigration canadienne-française aux États-Unis, il note que dès 1801 Mgr Carroll accepta l'offre que lui faisait l'évêque de Québec, Mgr Denaut, de desservir les catholiques Canadiens essaimés le long de la frontière et de confirmer aux États-Unis. Lorsque Mgr Plessis visita Boston et New York en 1815, il était accompagné à son retour par l'abbé François-A. Matignon, de Boston. Passant par Burlington, ils y trouvèrent environ une centaine de Canadiens qui demandaient d'être desservis par un prêtre de leur langue. Mgr Plessis fit observer qu'il n'avait pas le pouvoir d'accéder à leur requête. Mais l'abbé Matignon promit qu'à son retour du Canada, il arrêterait à Burlington. En effet, l'auteur explique que le 15 octobre l'abbé Matignon baptisa, à Burlington, dix-huit enfants portant tous des noms français. Le diocèse de Boston comprenant alors trois prêtres seulement, dont Mgr de Cheverus lui-même, celui-ci se voyait dans l'impossibilité de nommer un curé à Burlington. Mais il conclut un arrangement avec Mgr Plessis en vertu duquel l'abbé Pierre-Marie Mignault, curé de Chambly, desservirait les catholiques canadiens du Vermont. Il en fut ainsi jusqu'en 1850, avec exercice du ministère par des prêtres de passage, surtout l'abbé Mignault, "*always at his own expense and without remuneration, except for the pleasure of doing good*", comme le notait en 1846 Mgr John B. Fitzpatrick, évêque de Boston. Cette première partie du dix-neuvième siècle, l'auteur la qualifie de "*dark ages*". Elle se résume à des tractations qui

n'aboutirent à rien de final et auxquelles participèrent les évêques Carroll, Denaut, Plessis, Cheverus, Fenwick, Bourget, les abbés Matignon, Mignault, O'Callaghan, Petithomme, Ancé, Lévesque, Drolet, Noisieux, du côté du clergé; du côté des laïques, Ludger Duvernay, R.-S.-M. Bouchette, le capitaine Tucker, le colonel Archibald Hyde et autres.

* * *

L'âge missionnaire. — C'est celui qui va de 1850 à 1868, selon M. Wade. En 1850, la colonie canadienne de Burlington s'était augmentée par l'arrivée de nouveaux immigrants, venus des paroisses du Richelieu et attirés par la *Burlington Woolen Mill Company*. L'abbé Mignault amena de Montréal l'abbé Joseph Quevillon qui, au printemps de 1850, soit le 28 avril, célébra la messe devant une assistance de 300 Canadiens environ, dans le vieux palais de justice. Une assemblée fut tenue après la cérémonie sous la présidence de l'abbé Mignault. L'on y rédigea une requête à l'adresse de Mgr Fitzpatrick, évêque de Boston, à l'effet d'obtenir une paroisse séparée. Un comité fut aussi constitué pour choisir un site et commencer les travaux de construction d'une église. Le site choisi fut celui qui avait été donné antérieurement par le colonel Archibald Hyde pour la construction d'une église irlandaise, St. Mary. Mais les catholiques irlandais s'opposèrent à une division de paroisse et ils refusèrent de céder le site choisi. Le capitaine Tucker, un ami personnel de Mgr Fitzpatrick, plaida la cause des Canadiens avec le résultat que la division fut approuvée, mais la question de l'emplacement resta en suspens. Une autre assemblée eut lieu le 21 juillet. Il fut alors résolu qu'étant donnée l'opposition des Irlandais de cette ville à ce que les Canadiens bâtissent sur le vieil emplacement donné par le colonel Hyde à la congrégation catholique romaine pour la construction d'une église, il est expédient pour le maintien de la paix entre les deux congrégations de se désister de ce droit, incontestable en vérité, mais qui peut devenir plus tard un sujet de désordre et de scandale pour la foi et pour nos frères séparés. L'on fit donc l'acquisition d'un autre site, sur une colline, à mi-chemin entre Burlington et Winooski. La pierre angulaire de la nouvelle église fut bénite le 22 août 1850, en présence de l'abbé Mignault et de l'abbé Quevillon. La fondation de Saint Joseph de Burlington ayant mis fin à l'âge des ténèbres, ce fut l'âge missionnaire qui commença avec la nomination de Mgr Louis de Goesbriand, vicaire général de Cleveland, au poste d'évêque de Burlington. Il fut consacré le 30 octobre 1852, à New York, par le Nonce Apostolique, Mgr Gaetano Bedini. Le nouvel évêque arriva à Burlington en compagnie de Mgr Fitzpatrick, évêque de Boston, et de l'abbé O'Callaghan. Il fut reçu à son arrivée par plusieurs milliers de catholiques, conduits par l'abbé Mignault. Avec sept églises à desservir et seulement deux prêtres pour l'aider, le nouvel évêque fit appel à la communauté des Oblats. Ceux-ci durent abandonner la partie après un court essai, afin de maintenir leur mission de Plattsburg. L'évêque passa alors en France et revint en compagnie de

sept prêtres bretons, plus un autre prêtre français du diocèse de Boston. C'est avec cette équipe que Mgr de Goesbriand administra son diocèse jusqu'à l'époque de la guerre civile.

* * *

L'âge d'expansion. — Une période de développement économique intense suivit la guerre civile entre le nord et le sud. L'industrie textile attirait vers les États-Unis les fermiers du Québec. Par l'intermédiaire d'un journal publié à St. Albans, LE PROTECTEUR CANADIEN, Mgr de Goesbriand lança, le 13 mai 1869, un appel au clergé canadien. "Dieu dans Sa providence, écrivait-il, désire que les nations soient évangélisées, au moins en règle générale, par des apôtres qui parlent leur langue, qui connaissent leurs coutumes et leurs dispositions; que les nations soient évangélisées par des prêtres de leur propre nationalité". L'appel était si pressant, placé sur un si haut plan que Québec s'éveilla à l'urgence de la situation. Vinrent donc de Québec pour prêter assistance à Mgr de Goesbriand, les abbés Louis-M. Gagnier, Pelletier, Lavoie, Gendreau, Audet, Verdier, Boissoneault, sans compter les SS. Jésus-Marie qui ouvrirent une école à East Rutland. Ce fut le point de départ de l'âge d'expansion, de 1869 à 1890. L'auteur note en effet qu'en 1891, il y avait en Nouvelle-Angleterre 86 paroisses franco-américaines, avec 53 écoles paroissiales fréquentées par 25,000 enfants. Outre ceux déjà nommés, les principaux artisans de cette période d'expansion furent les abbés J.-B. Primeau, Charles Dauray, J.-P. Bédard, Joseph-Augustin Chevalier, Pierre Hévey, le R.P. André Garin, o.m.i., les Dominicains, les Maristes, tous assistés, au point de vue scolaire, par les Sœurs de Sainte-Croix, les Sœurs Grises, les Sœurs de Sainte-Anne, les Sœurs de Jésus-Marie, etc.

* * *

L'opposition. — Elle fut à la fois irlandaise, yankee et protestante, comme un trident. En ce qui concerne l'opposition irlandaise, l'auteur en donne cette illustration typique. Un certain dimanche, le curé O'Callaghan énuméra, du haut de la chaire, la liste des paroissiens qui avaient contribué à la collecte de Noël. Après avoir mentionné le nom de François Leclaire, de Winooski, le curé ajouta: "*Frank is a Frenchman, but not like the rest; he is a gentleman. Thank you Frank: God bless you*". En plus de ces sortes d'aménités, l'auteur note qu'il existait une incompatibilité de tempérament entre les Canadiens et les Irlandais, laquelle était accentuée par la crainte qu'entretenaient ces derniers de voir leurs positions occupées dans le commerce, la politique, l'industrie et les affaires par les nouveaux arrivés, généralement consentants de travailler plus et de recevoir moins. Du côté yankee, l'appréhension était de voir la Nouvelle-Angleterre convertie en une Nouvelle-France. Aussi l'opposition se manifesta-t-elle, surtout en 1881, par la publication du *Twelfth Annual Report of the Massachusetts Bureau*

of *Statistics of Labor*, lequel désignait les Canadiens comme les Chinois de l'est, censurant leur caractère moral, leur manque de respect pour les institutions américaines, leur négligence à se faire naturaliser et leur opposition à l'éducation. La publicité donnée à cette affaire provoqua par ricochet une recrudescence du mouvement des *Know Nothings*, auquel firent écho des tenants des sectes protestantes, congrégationalistes, baptistes, méthodistes, notamment un ministre suisse, le Rév. Calvin-E. Amaïron et le Rév. T.-G.-A. Côté. Par la plume et la parole ceux-ci empoisonnaient l'opinion yankee en décrivant les Canadiens Français comme constituant un Etat étranger dans l'Etat, s'opposant à l'esprit des institutions protestantes républicaines, ayant gardé une mentalité monarchiste et cléricale, un groupe enfin pénétré de l'idée de la fondation d'une Nouvelle-France dans nos milieux. Ces tenants du protestantisme s'employaient en même temps à convertir à leur cause les Canadiens Français eux-mêmes. Mais dans l'opinion de M. Wade, tout l'effort missionnaire protestant contribua plus à raffermir la tendance de cohésion des Franco-Américains, qui comme leurs frères du Canada ne sont jamais plus unis que lorsqu'ils sont attaqués, et à stimuler l'anticatholicisme parmi les Yankees plutôt qu'à provoquer des conversions au protestantisme.

* * *

Excès, extravagances et hésitations L'auteur explique que l'opposition yankee fut alertée par la statistique extravagante et les excès de langage des orateurs des fêtes de la Saint-Jean-Baptiste et des congrès nationaux. Il cite à l'appui des discours de Ferdinand Gagnon et de l'abbé Primeau lors de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, en juin 1874, de même qu'un discours de Charles Thibault, à Pawtucket, qui, suivant le rapport du *Boston Herald* du 25 juin 1891, voyait dans ses compatriotes les futurs gouvernants du pays. En ce qui concerne l'opposition irlandaise, l'auteur semble vouloir la justifier dans une certaine mesure par cette explication que plus d'un pauvre immigrant canadien trouvait "qu'il en coûte bien cher pour faire sa religion aux États-Unis". L'argent des places de banc, les honoraires de baptêmes, mariages, funérailles, les collectes de Noël et de Pâques, toutes ces contributions constituaient de nouveaux fardeaux pour les Canadiens Français, fardeaux auxquels ils n'avaient pas été habitués au Canada et pour lesquels ils n'étaient pas compensés par une participation directe à l'administration des affaires de l'église. Leur hésitation à contribuer, ajoutée au fait qu'ils encombraient les églises élevées à grands frais par les premiers immigrants irlandais, les rendaient impopulaires auprès des pasteurs irlandais, quelquefois brutaux dans leur langage et souvent insensibles aux susceptibilités canadiennes-françaises.

* * *

Intervention romaine. — Convaincus que la langue est gardienne de la foi et soucieux de garder à leurs institutions un caractère national, les Canadiens Français s'objectèrent à la nomination de curés irlandais comme pasteurs de leurs paroisses. Ceci donna lieu aux incidents de Fall River (1884—1886), Danielson (1894—1896), North Brookfield (1899). En ces matières, leurs sentiments étaient partagés par les autres groupes catholiques, allemands, italiens, portugais. Ils étaient aussi encouragés dans cette ligne de conduite par des évêques canadiens-français, notamment Mgr Laflèche, des Trois-Rivières, Mgr Racine, de Sherbrooke, et aussi par des personnages politiques aussi importants que Honoré Mercier. Mgr Racine prépara un *Mémoire sur la situation religieuse des Canadiens-Français aux États-Unis de l'Amérique du Nord*, (Paris, 1892), lequel fut soumis au Cardinal Ledochowski, nouveau préfet de la propagande. Le document était vraisemblablement destiné à appuyer la nomination d'un évêque de langue française au siège vacant du diocèse de Ogdensburg. Il réaffirmait la thèse de Mgr de Goesbriand à l'effet que Dieu dans Sa providence veut que les peuples soient évangélisés par des prêtres de leur propre langue. D'autre part, la contrepartie de cette thèse avait pour champions le Cardinal Gibbons et Mgr Ireland. Au congrès de Baltimore, en 1889, l'école du Cardinal Gibbons et de Mgr Ireland l'emporta. Le Concile décréta que l'Église catholique ne reconnaît ni nord ni sud, ni est ni ouest, ni race ni couleur. La lutte entre les partisans de la paroisse nationale et ceux de la paroisse territoriale n'en continua pas moins jusqu'à l'époque des difficultés de Danielson et de Brookfield, alors qu'une intervention romaine vint favoriser les tenants de l'assimilation. Dans une lettre du Cardinal Ledochowski à Mgr Francesco Satolli, délégué apostolique à Washington, en date du 26 avril 1896, la Sacrée Congrégation de la Propagande définissait que les enfants nés en Amérique de parents étrangers dont la langue n'est pas l'anglais ne sont pas obligés, lorsqu'ils viennent en âge, de devenir membres de la paroisse dont font partie leurs parents; mais ils ont le droit de s'affilier à une paroisse où la langue du pays, l'anglais, est employée. D'autre part, les catholiques nés en dehors des États-Unis et qui savent l'anglais, ont le droit de devenir membres de l'église dans laquelle l'anglais est en usage et ils ne peuvent être forcés de se soumettre à la juridiction du pasteur de l'église établie pour le bénéfice de leur nationalité.

Conclusion. — S'il en est qui se donnent la peine de comparer le présent exposé avec le texte original, ils trouveront que le commentaire s'écarte de l'ordonnance du texte, tout en respectant le sens historique et l'intention de M. Wade. Il n'existe guère de fils conducteurs dans son travail. Tout est donné en vrac et va comme je te pousse. Nous avons voulu y suppléer par une division chronologique, balisée par l'insertion de sous-titres. Nous n'avons pas pris le soin de vérifier les dates et les chiffres, ayant foi en la probité de l'auteur. Nous nous permettrons seulement de relever, pages 176—177, une statistique un peu confuse touchant le nombre des écoles établies en 1890—1891. C'est la conséquence d'avoir voulu suivre de trop

près l'historien Hamon qui, à la page 12 de son ouvrage, affirme l'existence de 50 écoles fréquentées par plus de 30,000 enfants, tandis qu'à la page 471, il indique 53 écoles avec une fréquentation de 26,050. Comme jugement d'ensemble, il faut reconnaître que M. Wade a eu le souci de l'objectivité dans la reconstitution de l'histoire de nos paroisses. À suivre le développement de sa pensée, l'on sent s'opérer une évolution qui, du canadianisme du dix-neuvième siècle, nous amène au franco-américanisme du vingtième siècle. Aussi, la conclusion de M. Wade découle-t-elle naturellement, comme un fruit qui se détache de l'arbre. La paroisse française, dit-il, est restée le bastion de la remarquable résistance franco-américaine à une fusion culturelle complète dans la masse américaine, alors que l'accomplissement franco-américain dans l'industrie, le gouvernement, le service militaire oppose une réfutation aux affreux présages des natifs du dix-neuvième siècle que l'établissement de paroisses nationales signifiait la fin de la République. Il y eut des frictions, il y en a encore et il y en aura probablement dans l'avenir, mais le Franco-Américain est devenu aussi symbolique de la Nouvelle-Angleterre que le Yankee et l'Irlandais, et il a notablement enrichi celle-ci au point de vue religieux comme autrement.

Manchester, N.H.

Adolphe ROBERT